

L'AMI DU PEUPLE,  
O U  
LE PUBLICISTE PARISIEN.

JOURNAL POLITIQUE ET IMPARTIAL,

Par M. MARAT, auteur de l'Offrande à la patrie,  
du Moniteur, et du plan de constitution, etc.

*Vitam impendere vero.*

Du Mercredi 16 Février 1791.

Jérémias du compere Malouet. — Désespoir  
des endormeurs de la cour. — Nécessité de  
démontrer le faux de leurs discours hypo-  
crites et de former l'esprit public.

On débitoit Lundi matin à la porte des Tuilleries,  
dans la cour du manège, au Palais-royal, et dans  
les rues, une brochure de 24 pages, intitulée *Suite*  
*de l'opinion de M. Malouet*; et une autre de 12  
pages, intitulée *Sections des Tuilleries*; ensemble 36  
pages d'impression que l'on donnoit pour 2 liards  
aux curieux. Ces brochures avoient été distribuées  
par grosses aux colporteurs, non-seulement gratis;  
mais on avoit joint 12 liv. à chaque grosse, à con-  
dition qu'ils ne les porteroient pas à la beurrière;  
et puis, crainte de tricherie, un homme affidé s'at-  
tachoit toute la journée sur les pas de chaque col-  
porteur. Ces brochures, sorties de la plume de Ma-  
louet le trembleur, de Chapelier biribi et Desclai-  
res l'escamoteur, ont été imprimées aux frais du club  
despotique, et tirées à 30 mille exemplaires sur beau  
papier de 16 livres la rame.



*Dévis des frais.*

Papier, 180 rames à 16 liv. . . . .	livres 2880.
Composition et tirage. . . . .	450.
Distribution de 2500 douzaines à 12 l. la grosse. . . . .	2500.
Trois journées et plus de 300 affidés à 4 l. . . . .	
par jour. . . . .	6000.
Solde de l'agent principal. . . . .	600.

Livres 12330.

Douze mille trois cents trente livres pour publier deux torchetuls ! On voit que l'argent ne coûte gueres à ces Messieurs ! Hélas cette somme est sortie du trésor national comme tous les millions dilapidés depuis 18 mois, pour égarer la nation. Malheureux peuple, n'est-ce donc pas assez que tes oppresseurs, tes perfides mandataires s'enrichissent de tes sueurs, faut-il encore qu'ils t'épuisent de misere pour gorger les fripons qui cherchent à t'aveugler et à t'entraîner dans l'abîme ?

Mais jettons un coup d'œil sur les maximes funestes parsemées dans ces brochures et plaçons l'antidote à côté du poison. La première, que l'auteur appelle *suite de son opinion* (1), et que je nomme les *jeremiades du compere Malouet*, est un enfant de la peur. On y voit ce héros des valets de la cour, cet apôtre du despotisme, ce support du pouvoir exécutif suprême, encore tout transi de frayeur d'avoir été arrêté dans un fiacre par quelques pauvres citoyens, qui lui reprochoient sa déloyauté et d'avoir entendu les clameurs de quelques enfans qui criaient à la lanterne, chercher avec anxiété les moyens de calmer ses allarmes. Or, il débute en allant tout droit au fait.

» J'ai dit ce matin à l'assemblée (1), qu'une des causes des désordres intérieurs et de l'agitation générale étoit, de l'aveu de M. Mirabeau, cette influence tumultueuse de la multitude sur les affaires publiques : *il est tems*, nous a dit le rap-

(1) Une opinion dont la suite a 24 pages pourroit bien former dix in-folio.

(1) Séance du 28 Janvier où Riquetti a fait le rapport sur les moyens de pourvoir à la sûreté intérieure et extérieure royaume.



» porteur, que le peuple qui, dans toutes les fonctions publiques, a des mandataires de son choix, s'en repose sur eux, et les laisse paisiblement exercer leur ministère.

» J'ai dit que cette observation juste et sage ne pouvoit rester sans application dans les mesures à prendre pour la sûreté intérieure du royaume, et qu'il étoit bien plus important d'en faire un article du décret, qu'un paragraphe du rapport».

Ainsi pour tarir la source des alarmes des contre-révolutionnaires, ce lâche conspirateur propose d'ordonner par un décret que le peuple s'abandonne aveuglement à ses mandataires. Il le feroit, n'en doutez pas, s'il pouvoit prendre en eux quelque confiance : des hommes occupés de leurs affaires domestiques ou de leurs plaisirs, n'y sont déjà que trop portés. Mais une preuve que vous ne méritez pas ces marques de confiance, c'est que vous parlez de les y contraindre à vous les donner, et puis quelle confiance le peuple pourroit-il prendre en vous, peres conscrits / la moitié du sénat de la nation est composée des représentans des deux ordres privilégiés qui n'existent plus, et qui n'ont pas droit d'y siéger, comment seriez vous tous de notre choix? Encore si vous aviez travaillé à nous assurer liberté, repos, bonheur : mais hélas, vous ne vous êtes occupés jusqu'ici qu'à nous remettre sous le joug, à dilapider nos biens, et à river nos fers.

Malouet, l'apôtre du despotisme, sent bien que pour se soumettre à des décrets injustes, vexatoires et tyranniques, il faut y être forcé : aussi se desole-t-il à la vue des soulèvemens du peuple, contre les noirs projets des conjurés : puis il s'adresse aux peres conscrits, en ces mots. « Vous avez mis l'autorité de la loi à la place de l'autorité du prince : mais où est sa puissance ? qui lui obéit ? qui en est protégé ? pourquoi cette multitude furieuse qui accuse, qui met en piece l'innocent ou le coupable ? pourquoi les propriétés ou les personnes sont-elles en danger aussi-tôt qu'il plaît à un assassin de provoquer un attrouplement ? »

Verbiage d'un rhéteur de mauvaise foi ! Le peuple est naturellement porté à l'insouciance, à la patience, à la résignation : ce n'est qu'après avoir



été souvent poussé au désespoir par l'autorité, qu'il se livre quelquefois à sa juste fureur. Montrez moi une seule insurrection qui n'ait pas été provoquée par dix siècles de tyrannie. Jetez les yeux sur les événemens qui ont amené celle du 12 juillet, et vous trouverez pour unique cause les abus du despotisme le plus odieux, portés peu à peu à leur comble dans le cours de quinze siècles. Quel n'étoit pas leur excès ; au moment même de l'insurrection ! Le compere Malonet ne veut rien voir de tout cela, et il nous représente la guerre affreuse que le roi préparoit contre le peuple, comme une querelle de famille. Quoi, pour corriger ses enfans qu'il avoit réduit à la plus affreuse misère depuis tant d'année, et qu'il faisoit périr de faim depuis six mois, ce bon pere avoit fait avancer contre eux une armée de soixante mille bourreaux, des trains d'artillerie, des grils pour réduire la capitale en cendres, après avoir noyés les citoyens dans leur sang !

» N'accusez point l'impuissance des loix, pour-  
 » suit l'hypocrite : elles peuvent tout ce que veut  
 » la force publique, témoin la facilité avec laquelle  
 » se sont exécutées toutes les loix majeures qui  
 » forment la révolution. — Le pouvoir des minis-  
 » tres, des courtisans a disparu au premier signe  
 » de la volonté générale ; les ordres ont été détruits  
 » par une loi, les propriétés du clergé, l'ancienne  
 » magistrature, la féodalité, n'existent plus ; il n'y  
 » a eu ni coalition ni résistance combinée dans  
 » aucun lieu du royaume ; voilà donc les plus grands  
 » événemens de la révolution consommés sans obs-  
 » tacle, et lorsque la loi a été toute puissante pour  
 » opérer des changemens inouis jusqu'à nos jours ;  
 » lorsque les grands propriétaires, les principaux  
 » dépositaires de la force publique, de la puis-  
 » sance, de la richesse, ont fléchi devant elle :  
 » c'est dans les ateliers, dans les rues, dans les  
 » places publiques que vous êtes inhabiles à rétablir  
 » l'ordre et la puissance de la loi ! »

Ca passage nous force à dévoiler tous les mystères de la révolution. Voulez-vous savoir pourquoi ces grands changemens se sont opérés comme d'eux-mêmes, après la prise de la Bastille ? C'est que les ordres privilégiés s'étoient rendus odieux au



peuple et que le roi vouloit les anéantir pour augmenter sa puissance et s'approprier leurs dépouilles : or, le peuple et le roi étant réunis pour les écraser : comment auroient-ils opposé de la résistance? Une fois écrasés, le roi n'a plus songé qu'à remettre le peuple sous le joug : mais le peuple qui venoit de faire l'essai de sa puissance a voulu reprendre ses droits pour les subjuguier, le prince ne pouvant plus employer la force a eu recours à la ruse, il a corrompu les représentans du peuple : et bien-tôt ligués avec lui, ils n'ont plus été occupés qu'à détruire leur propre ouvrage, en rendant illuscire la déclaration des droits, base sacrée de la constitution. Quelques philosophes zélés défenseurs du peuple, lui ont ouvert les yeux sur les attentats de ses mandataires, à la fois traîtres et conspirateurs : de là cette résistance qu'ils éprouvent aujourd'hui à leurs noirs dessins, et les fréquens soulevemens contre leurs ordres tyranniques.

Malouet demande à ses complices, *quel est l'esprit qui les dirige?* Celui des ministres. *Et le but où ils tendent?* Le rétablissement du despotisme ; la suite de ses questions fera voir la justesse de ses réponses. » Peut-on parler de mesures à prendre pour la sûreté intérieure, sans indiquer les causes des désordres, et en provoquer le remède? » Quoi s'écrie l'apôtre du despotisme, dans un accès de folie, vous attendez pour faire cesser les désordres, qu'il n'y en ait plus, que Marat n'ait plus personne à faire égorger, que la multitude plus éclairée s'arrête d'elle même dans ses expéditions? En attendant l'inquiétude est universelle, les troubles et les malheurs se multiplient dans toute l'étendue du royaume, personne n'est en sûreté, parce qu'aucune force légale ne contient ceux qui ne peuvent être contenus que par la force, et voici la réflexion désolante qui frappe tous les bons esprits. Quoi, disent-ils, on nous parle sans cesse de bien public, de bonheur public, de liberté, de régénération, et il n'y a de libres dans tout l'empire que ceux qui exercent toute sorte de violences et de brigandages. — L'ancien régime, se reproduit avec plus de fureur que jamais, et jamais contre ceux qu'on soupçonne, le nouveau régime ne se manifeste que par l'impunité des bri-



gands qui se disent patriotes. Comment voulez-vous que nous soyons sincèrement attachés à un ordre de choses qui nous tient dans une anxiété continuelle, qui nous laisse voir un glaive toujours suspendu sur nos têtes. . . . Vous nous annoncez la liberté, nous vous la demandons, et dispensez-nous d'admirer jusqu'à ce que nous soyons heureux.

Cela est exactement vrai : mais ce n'est pas comme l'entend le compere Malouet : pour rencontrer juste il faut prendre l'envers. Quels sont les ennemis de la révolution ? Les ordres privilégiés, les jadis nobles, le haut clergé, la robe, les sangsues de l'état, les satellites de la chicanne, et pour tout dire en un mot les suppôts de l'ancien régime.

Eux seuls sont donc les traîtres, les conspirateurs, les auteurs de tous les troubles et de tous les désordres, eux-seuls jouissent d'une affreuse impunité. De cette foule innombrable de conjurés contre la liberté commune, montrez m'en un seul molesté par les dépositaires de l'autorité : tandis que tous les défenseurs du peuple ont été tyrannisés. Royou, Meude Monpas, Estienne, Crapart, Mallet, tous traîtres à la patrie vivent en paix, protégés de la police, et comblés de dons ; tandis que Martel a été traîné dans une prison ; tandis que Marat, l'Ami du peuple est réduit à vivre sous terre pour échapper à dix mille assassins soudoyés. De tant de conspirateurs, qui ont machiné notre ruine, montrez m'en un seul de punis ; de tant de brigands en uniforme qui ont assassiné des citoyens paisibles, montrez m'en un seul de supplicié.

» Il est incontestable, continue l'esclave de la  
 » cour, que nous étions ci-devant à l'abri du bri-  
 » gandage, des incendies et des assassinats : aucun  
 » libelliste ne pouvoit dévouer ses victimes à la fu-  
 » reur du peuple. On pouvoit être vexé par un  
 » homme puissant ; mais on n'avoit point à craindre  
 » la proscription de dix mille clubs, de tous les  
 » cafés et de tous les motionnaires des sections :  
 » enfin la bastille n'existoit qu'au faubourg Saint-  
 » Antoine, et les lettres de cachet n'étoient point  
 » au pouvoir de toutes les municipalités du royaume. »

Vu l'esclave ! ne voulant que ramper aux pieds du maître qui te combloit de la dépouille des laboureurs,



et te rendoient l'un des instrumens de son autorité ; tu vivois heureux au sein de l'abondance et de la sécurité, je le sais ; mais les citoyens intègres et qui avoient le malheur de déplaire au dernier des valets du despote , étoient sacrifiés sans merci. Le peuple entier n'étoit-il pas la dupe des prélats , la victime des robins , la proie des traitans ? Quel citoyen assez modéré auroit impunément réclamé contre les usurpations, les profusions, les dilapidations du monarque ? Quel citoyen assez respecté auroit médité impunément de la concubine du tyran ? C'étoit peu d'enlever de force à un mari sa femme , à un père sa fille , il les forçoit de se prostituer. Ses valets imitoient son exemple : et l'opprimé , qui auroit élevé la voix contre ces exécérations , auroit terminé ses jours dans un noir cachot. . . Et c'est cet ordre de choses que Malouet veut nous faire regretter !

En parlant de la *déclaration des droits*, il proteste ne sentir pour elle ni amour ni admiration. Qui en doute ; diroit le père Duchesne, c'est de la moutarde sur le nez d'un chien ! Pais il declame contre quelques châtimens populaires, infligés à des ennemis du bien public, et il s'élève avec fureur contre ces actes de justice qu'il nomme crimes inutiles et funestes à la liberté, aux mœurs, au repos, à la dignité de la nation. Perfide tartuffe tu gardois le silence lorsque les ennemis de la révolution égorgeoient par milliers les patriotes de Nanci , de Nîmes, de Montauban ! Tu gardois le silence lorsque les contre-révolutionnaires de l'Alsace jettoient dans les cachots les patriotes de Haguenau ! Tu gardois le silence lorsque les conjurés de Carpentras, du Languedoc, de Sevennes, de Jâlès, menaçoient les provinces du Sud, des horreurs de la guerre civile ! Tu gardois le silence lorsque les conspirateurs de Turin alloient faire le sac d'Antibes pour porter le fer et le feu dans le royaume ! Tu gardois le silence , lorsque les coupe-jarrets , répandus dans toutes les places de la capitale pour forcer l'opinion publique répandoient la consternation et la terreur ; lorsque des satellites soudoyés égorgeoient les paisibles habitans de la Rapée, de la Chapelle, de la maison blanche ! Et parce qu'un peuple , épuisé de misère et d'inanition , immolé à sa juste fureur quelques infâmes auteurs de la famine ;



parce qu'un peuple, fatigué des éternelles machinations de ses ennemis, fait justice de quelques conspirateurs ; parce qu'un peuple indigne de tes scélératesses te reproche ta perfidie, tu jettes les hauts cris. Tu demandes que, pour te venger, la force publique se déploie contre le peuple ton souverain que tu désers et trahis !

Pourquoi donc répandre ainsi l'alrme et soupirer après le rétablissement du despotisme ! Que sont quelques gouttes de sang qui distille pour le salut du peuple, auprès de ces flots versés par les caprices d'un despote ! Ne disons rien ici des fleuves de sang qu'ont fait couler pendant quinze siècles tant de scélérats qui se disputoient le trône. Ne rappelons pas ces guerres désastreuses allumées pour satisfaire la folle ambition des monstres qui nous opprimoient. Ne parlons que des guerres insensées qu'ont entreprises ceux de nos maîtres qui naguères faisaient l'objet de notre admiration, et qu'on ose encore encenser. Les Charlemagne, les Louis IX, les Louis XII, ces mauvais princes qui désolèrent tant de fois la terre et qui remplirent si long-tems le monde du bruit de leurs fureurs. Hé quoi pour le caprice d'une favorite ou d'un mignon, un despote enverra cinq cents mille satellites ravager des provinces, égorger leurs paisibles habitans, réduire leurs héritages en cendres, après les avoir pillés, et attirés sur eux mille fleaux destructeurs ; et tout ira bien, tout sera dans l'ordre : mais lorsqu'un peuple entier, pour établir le regne de la justice et de la liberté, fera périr quelques-uns des scélérats qui s'y opposent, tout sera perdu et il ne restera d'autre parti à prendre que de fuir une terre souillée de tant de crimes.

Vil esclave, apprends donc que si la nation devoit assurer son bonheur par le sacrifice sanglant de toutes les castes naguères privilégiées, ce ne seroit point le payer trop cher : et ce ne seroit jamais qu'un petit mal pour un grand bien. Mais veux-tu enfin le secret de n'avoir rien à craindre du peuple : sois patriote, et engage-toi complices à le devenir.

MARAT, l'Ami du peuple.

De l'Imprimerie de M A R A T.